

# **L'Acte Psychanalytique**

*Petite Introduction à une anthropologie  
structurale générale*

**Séminaire de Marc LEBAILLY**

*Le 04 décembre 2021*

## Table des matières

<b>1. PROLOGUE .....</b>	<b>2</b>
<b>2. REPRISE ET TRANSITION .....</b>	<b>6</b>
<b>3. Heidegger ou l'énigme du « Penser », non résolue, mais approchée et éclaircie par le recours à l'Acte poétique.....</b>	<b>12</b>
<b>4. De la science comme évitement du « Penser » .....</b>	<b>18</b>
<b>5. La philosophie académique contre le « Penser » .....</b>	<b>19</b>
<b>6. Analyse structurale des causes linguistiques du caractère spécifique de la langue poétique .....</b>	<b>29</b>
<b>L'hypothèse anagrammique de l'effet poétique de Ferdinand de Saussure.....</b>	<b>29</b>

## 1. PROLOGUE

---

Je suis de plus en plus en plus sensible au fait qu'il y ait toujours quelques personnes qui, fidèlement, prennent le temps de venir écouter ce séminaire... Pas très nombreuses certes... mais tout de même. Ce n'est pas du tout évident étant donné la nature de ce qui s'y traite. Et la manière aussi. En effet, quand je relis ce que je vais dire je trouve cela à la fois très complexe, ce dont je ne me rends pas compte quand je l'écris, et également très éloigné de ce qui se raconte habituellement dans ce type de séminaire. Décalé serait le mot juste. C'est aussi assez différent de ce que je raconte habituellement dans les différents groupes de travail auxquels je participe. Dans ces groupes, pour le dire de manière imagée, il s'agit de la psychanalyse structurale racontée aux nuls... Cela concerne toujours, de près ou de loin, la pratique ou la clinique... Chacun peut en tirer quelque chose, disons, qui lui parle où qui lui est utile. De fait, les deux à la fois.

Quand on n'est pas psychanalyste les élaborations que je restitue durant le séminaire ont un intérêt pragmatique qui n'est guère évident. Elles sont non pas spéculatives, mais essentiellement théoriques. Elles concernent la modélisation et les effets de la modélisation sur la conception non pas seulement de la réalité psychique mais aussi de l'impact que cette modalité a sur la conception que l'on peut avoir de la réalité psychique. Ça peut paraître très intellectuel (ce que cela n'est pas) et, partant, pas très intéressant.

Quand je parle de la psychanalyse structurale racontée aux nuls, il ne faut pas se méprendre. Il n'y a aucune péjoration ni aucune dévalorisation. C'est une manière de dire qu'au moment de l'énonciation il y a simplification extrême. Ça confine à l'Acte. Il n'est ni utile ni nécessaire d'expliquer pourquoi il y a à ce moment-là cette énonciation spécifique. C'est une manière « économique » de faire entendre quelque

chose comme une évidence. Il faut simplement que « ça puisse parler » à ceux qui sont présents.

Mais dans le séminaire on ne peut échapper à la complexité de ce qu'il en est quand on œuvre dans et pour la psychanalyse structurale. Cela semble très éloigné de la pratique. Bien évidemment cela ne l'est pas. Ici, il est nécessaire de faire apparaître la complexité qui sous-tend le modèle de la psychanalyse structurale sans sacrifier à la vulgarisation... ni même au didactisme. Parfois cette exigence me fait un effet vertigineux, non pas pour moi mais pour ceux qui m'écoutent.

Cette complexité intrinsèque se double aussi d'une complexité extrinsèque qui conditionne sa forme énonciative particulière. Cette forme tient, dans son intention, à la fois des *Confessions* de Saint Augustin et de *L'histoire de ma vie* de Casanova. Manière de faire entendre que cette élaboration théorique, tient autant de l'expérience psychique subjective que d'une épistémologie permanente des élaborations, affines ou non, développées par d'autres concernant, de près ou de loin, l'approche de la réalité psychique dont chacun sait qu'elle fait spécificité humaine. C'est un aspect particulier des sciences humaines par rapport aux sciences dite de la nature. Chacun fait l'expérience de son fonctionnement, de ses dysfonctionnements et de sa transformation. En tout cas cette dimension particulière des sciences humaines qui consiste à « s'auto concerner » est vite apparue aux scientifiques des sciences dures comme l'impossibilité d'avoir une véritable approche objective de la réalité psychique. Auguste Comte le disait à sa manière : « *Il est impossible de se mettre à la fenêtre pour se regarder marcher dans la rue* ».

Et, bien sûr, « *il est possible et nécessaire de se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue* ». Ce n'est pas pour autant que le modèle structural en sciences humaines aurait une terre cachée, serait trivialement d'essence autobiographique et fallacieusement inductif. Il n'en est rien. Là où la philosophie a échoué, les principes

de l'approche structuraliste le permettent. Il est indéniable pourtant qu'il y a dans les sciences humaines structurales quelque chose de l'auto-observation ou bien plutôt de l'auto-expérience. Cela s'actualise dans la pratique de l'ethnographie structurale sous les espèces **de l'observation participante**. Laquelle peut être étendue à l'observation des faits psychiques non seulement chez autrui mais aussi chez soi. Sorte d'auto-observation rendue possible par la distanciation que permet le mode d'analyse structurale qui s'attache non pas au contenu mais aux effets systémiques que la structure psychique engendre. Manière de se mettre à l'écart de ceux-ci et des événements extérieurs qui les provoquent. Bien sûr, on ne sacrifie pas aux critères d'objectivité et d'extériorité de la nature. Encore que, depuis l'avènement de la théorie quantique, cette exigence n'est plus aussi absolument tranchée : l'observateur fait partie de l'observation.

Il faut dire que cette tendance à l'auto-observation n'est pas l'apanage du seul chercheur. Elle est partagée et intrinsèque au fonctionnement psychique de tout un chacun. Il y a une pulsion épistémique qui est inhérente à la structuration de l'appareil psychique parce que cette structuration est fonctionnellement concomitante à l'émergence, et à la structuration, de la fonction linguistique (l'appareil à langage) neuro cérébrale. L'expérience de la cure, mais aussi des affinités électives, pourrait être invoquée à titre, si ce n'est de preuve, au moins d'indice. Comme si à tout moment de la structuration et du fonctionnement psychique il y aurait une rétroaction linguistique qui en atteste et qui, en quelque sorte, la valide. C'est ce que je tente de montrer avec le retour à *La Princesse de Clèves* qui, en fin d'analyse, interroge en creux le scandale de la passion subjective et les moyens qu'il faut mettre en œuvre pour y échapper.

Bien sûr, concernant la théorisation de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique, cette observation auto participante n'est absolument pas

suffisante pour élaborer un modèle scientifique. Il est nécessaire qu'elle entre en dynamique et s'intrique avec la prise de connaissance de ce qui antérieurement, où concomitamment, a été élaboré - de manière affine ou éloignée - sur les problématiques du fonctionnement psychique. Approches donc qui concernent aussi, de près ou de loin, des systèmes de connaissances tangentiels à ce que la psychanalyse structurale peut théoriser de ce qu'il en est de la réalité psychique. Cette masse de connaissances, cumulées dans la culture, constitue un foisonnement en rhizome, au sens où Deleuze et Guattari ont tenté de le théoriser<sup>1</sup>, aux connexions multiples dont on saisit, comme aléatoirement, certains rejets pour frayer une nouvelle modélisation. Manière d'attester que l'on s'inscrit de façon respectueuse dans la continuation de ceux qui ont tenté de penser ce qu'on appelle le « Penser » ... de telle sorte qu'à son tour on incite au « Penser » chez d'autres... c'est sans doute la seule justification valable de ce séminaire. Étant entendu que le travail théorique, dont il atteste, consiste à réinterpréter dans un code conceptuel nouveau des faits déjà antérieurement théorisés et connus. Cette nouvelle modélisation a pour ambition de permettre de résoudre les impasses dans lesquelles se sont fourvoyées les élaborations précédentes et de rendre compte de faits qui, jusqu'alors, n'étaient pas intégrables et explicables.

En tout état de cause, si on veut acter de manière cohérente ce que serait la psychanalyse en extension, il faut qu'il y ait à la fois ce séminaire et concomitamment une actualisation de la clinique psychanalytique structurale dans le collectif... Pas l'un sans l'autre.

---

<sup>1</sup> *Mille plateaux* ; Deleuze et Guattari ; Les éditions de Minuit

## 2. REPRISE ET TRANSITION

---

On pourrait penser, à raison, que l'art d'écrire du poète relève des mêmes intentions et processus d'écriture que celles dont la prose procède. Le poème, s'il est une œuvre, ne peut pas ne pas se déployer dans les trois dimensions du dire et du dit qu'on distingue dans le roman. Une intention à la fois sémiotique/sémiologique/sémantique parfaitement intriquées. Sinon, ce ne serait pas une œuvre. Il ne peut en être autrement, n'en déplaise au cadavre exquis ou à l'écriture automatique chère aux surréalistes. Ces subterfuges ne sont pas poétiques. Ces écrivains croyaient sans doute que l'effet poétique dépendait de l'émergence d'une « pensée inconsciente cachée » (au sens archéofreudien) dont ces jeux dérisoires permettaient de révéler « le sens ». D'ailleurs il n'en est rien resté. Le surréalisme n'était, finalement, qu'un avatar et une application simpliste de l'hypothèse de l'inconscient tel que le freudisme la pose.

Cependant, Lévi-Strauss, au détour d'une phrase, dans une lettre adressée à Jakobson, quand il travaillait à l'analyse sémiotico-sémiologique du poème *Les Chats* de Charles Baudelaire, notait : « *la construction [du poème] est pratiquement celle de la prose* » en d'autres termes qu'il n'y a pas de différence entre la prose et la poésie du point de vue de la linguistique, mais il ajoutait « *cependant* ». Cet adverbe qui fait jonction entre deux propositions exprime de fait une négation. Elle affirme que la première proposition est fautive. Il faut être attentif à ces éléments de coordination. Ils ne sont jamais neutres. Dans la cure, il est courant qu'après une intervention ou une interprétation du psychanalyste, le psychanalysant fasse mine de donner son accord plein et entier à ce qui a été dit à ceci près qu'il ajoute tout aussitôt un « mais » qui a effet de dénégation radicale alors qu'il pense donner seulement une précision à ce qui vient d'être affirmé. Lévi-Strauss poursuit en évoquant qu'il y a dans le poème « *la présence de rimes intérieures (qu'il cite) et d'allitérations qu'il réduit à des*

répétitions de lettres (c'est-à-dire de quasi-phonèmes) dont il tait le détail<sup>2</sup>. Or incidemment il y a là des indices de la spécificité de l'écriture poétique, indépendants de la métrique et de la rime, ou encore de la forme, qui caractérisent classiquement le poème par rapport à la prose.

Reste qu'on verrait mal une œuvre littéraire, de surcroît écrite (ou orale : il existe une poésie exclusivement orale antérieure à l'écriture), qui pourrait se déployer sans qu'il y ait, a minima, présent en son texte l'intrication des trois registres qui la spécifie. Sinon il n'y aurait ni rémanence moïque ni résonance subjective chez celui qui lit ou entend. C'est par ailleurs une condition nécessaire pour qu'une œuvre poétique trouve un écho dans un collectif élargi et non élitaire.

Pour ce qui est du roman, dans le précédent séminaire j'avais commencé à montrer comment le récit fictionnel imaginaire (super structurel) entre en dialectique avec la structure symbolique culturelle pour mieux occulter, mais dans le même temps porter, l'infrastructure du réel subjectif. Cette dialectique est ce qui attire les lecteurs et parfois les fidélise. Certains y entendent quelque chose de ce registre subjectif (infra culturel) dont l'ordre sémiotique atteste. Ce doit être assez rare. Il en est autrement du poème si l'on fait l'hypothèse que le poète peut négliger jusqu'à un certain point les aspects superstructurels d'ordre sémiologico-sémantiques. Et c'est d'ailleurs pourquoi le roman peut-être une œuvre plus « populaire », au sens où il peut toucher un grand nombre de personnes, puisqu'il se présente d'abord comme récit sémantique. Et c'est à ce titre qu'il peut transmettre quelque chose de la culture, qui fait appartenance dans nos sociétés techniciennes.

C'est pourquoi je ne suivrai pas Sarkozy quand il s'interroge sur l'utilité de mettre la Princesse de Clèves au programme d'un concours pour accéder à la catégorie A du fonctionnariat. Ne fut-ce que parce que ce prototype du roman moderne transpose

---

<sup>2</sup> Lettre du 7 octobre 1960, page 299, in *Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss, Correspondances 1942-1982*. Ed Seuil

l'idéologie du rationalisme scientifique du XVII<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècle pour traiter de ce qui était, auparavant, de l'ordre de l'émotionnel, en particulier les sentiments irrationnels. On allait jusqu'à dire que « *le cœur a ses raisons que la raison ignore* ». Avec le roman moderne, la raison peut en dire objectivement sur les impénétrables raisons du cœur. Aussi parce que ce roman, à travers la dialectique du récit fictionnel et de l'ordre symbolique, met en scène les problématiques des envies individuelles (on parle à ce sujet de degrés de liberté) et du droit légal et symbolique qui régit toute société. Enfin, parce qu'un fonctionnaire reste, jusqu'à plus amples informations (et s'il ne veut pas se présenter dans la société comme un technocrate intégral voir intégriste), du côté de l'humanité subjective de l'Homme - dont ce roman atteste en filigrane. Car il n'est pas impossible qu'il y ait derrière le fonctionnement technocratique du fonctionnaire une humanité qui sommeille. Certains ont même supposé que cette hypothèse valût la peine d'être testée auprès de cadres d'entreprises. Dans un autre siècle, et dans d'autres circonstances, j'ai participé à l'animation de conférences dans un centre culturel (le centre des Mesnuls) créé par le professeur Lussato, à l'usage des hauts cadres (on disait « hauts potentiel ») des entreprises industrielles. Ces dernières proposaient à leurs cadres des conférences sur les arts plastiques, la musique, la littérature, la philosophie... et même l'anthropologie sociale. Avec le professeur Lussato nous partageons cette conviction.

On pourrait penser que le « *cependant* », que Lévi-Strauss oppose à l'idée que prose et poésie procèdent du même exercice linguistique, indique que cette organisation de trois dimensions ne se présente pas dans le même agencement « hiérarchique » dans le roman et dans le poème. Et que leur poids respectif dans l'économie de l'œuvre (« leur valeur respective » pourrait-on dire) ne se présente pas non plus de la même manière. Dans le roman la pensée réflexive semble première, quoique la pensée sauvage symbolique sous-jacente soit « pré-consciemment » prégnante, alors que le Penser inconscient reste tapi derrière le style qui pourtant le porte de manière

invisible mais audible. L'hypothèse est que la structuration de la dynamique de ces trois modalités de penser (réel, symbolique, imaginaire) n'est pas la même dans l'art poétique. C'est déjà l'hypothèse d'Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser*. À ce propos il faut tout de même rappeler à ceux qui auraient eu la curiosité de lire mon premier opus, *Et si la psychanalyse était, à nouveau, une mythologie ?* que cet ouvrage est structuré autour de la question du Penser et de la pensée. Comment, à partir de l'aptitude neurocérébrale *perception/cognition* (Changeux, Atlan), s'élabore un système de « Penser », fondateur et inconscient, dont procède l'émergence et la structuration de l'appareil psychique (lequel permet l'adaptation chez Homo sapiens). D'ailleurs cet ouvrage devait s'intituler *J'ai seulement pensé* : l'éditeur n'en n'a pas voulu, jugeant ce titre trop narcissique ! En fait, il s'agit de faire apparaître comment, à partir de l'aptitude au langage (elle-même neurocérébrale) apparaît le « Penser » sémiotique réel (les chapitres consacrés au petit Hans et à Heidegger), la pensée sauvage symbolique (chapitres consacrés à la linguistique et à l'ethnologie structurale), et (enfin) la pensée sémantique réflexive imaginaire telle qu'elle apparaît dans le discours psychanalytique de Freud et de Lacan (chapitres consacrés à la psychanalyse freudo-lacanienne). D'ailleurs on pourrait intituler ces chapitres : « *l'impasse de la pensée psychanalytique freudo-lacanienne dans les dédales, les tribulations et les avatars d'une approche imaginaire- réflexive de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique... ou les limites de la pensée réflexive dans tous ses états... !* » Il faut tout de même reconnaître que Freud avait métaphoriquement reconnu ces trois registres sous les espèces de l'inconscient, du préconscient et du conscient. Sans, cependant, en avoir établi conceptuellement la définition, puisqu'ils les étayaient sur le mythe de la pulsion. Ce que la psychanalyse structurale permet.

Peut-être que cela pourrait être éclairant de préciser l'intention de mon deuxième opus *Esquisse d'une clinique psychanalytique structurale*. D'ailleurs, le sous-titre est

parlant : établir une métapsychologie freudienne débarrassée de la mythologie des pulsions : *Petit essai de formalisation d'une métapsychologie freudienne raisonnée* disais-je. En effet, il s'agit dans cet ouvrage de fonder et de définir non pas par le recours à l'économie et à la dynamique des pulsions et des affects, mais toujours à partir de l'appareil à langage, les instances telles que Freud les avait repérées « empiriquement et phénoménologiquement » : Moi idéal, Surmoi, Idéal du Moi et Moi. Instances qu'il fallait compléter par le Sujet lacanien. Il fait suite au premier opus, plus épistémologique, qui tente d'établir véritablement, à travers le fil rouge de la problématique du « Penser », ce qu'il en est des registres tels que Freud les avait identifiés dans le fonctionnement de l'appareil psychique et de les définir par rapport aux différents états de développement de l'appareil à langage. Car depuis Freud il est courant de considérer qu'il y aurait deux « topiques » :

- Une première topique - qui n'en est pas véritablement une - où Freud, à partir d'un Moi traitant les informations, tente de manière phénoménologico-empirique de mettre en place trois modalités du destin des données : inconsciente, pré consciente, consciente
- Puis une seconde topique où apparaissent aux côtés du Moi de nouvelles instances qui prennent une place éminente, d'abord le Moi idéal, puis le Surmoi mais aussi l'Idéal du Moi. Instances auxquelles Lacan ajoute le Sujet qui, dans sa théorie, devient prééminent et central.

Dans ce deuxième temps de l'élaboration freudo lacanienne la prégnance des modalités psychiques inconscient, préconscient et conscient, s'estompait au profit de la complexification du système des instances dites topiques. Au point qu'elles sont totalement éliminées des topiques que Lacan élabore à partir de la linguistique structurale puis à partir d'une parodie topologique. Certes les modalités de traitement des données chez Lacan ne sont pas abandonnées puisqu'elles apparaissent sous la forme de la trilogie des registres « Réel, Symbolique, Imaginaire », mais sans véritable articulation entre les instances (réduite à deux chez Lacan Moi/Sujet) et les

dits registres. Et pour cause puisque ces registres sont conceptuels et ne renvoient, chez Lacan, à aucun phénomène langagier ou neuro cérébral repérable objectivement. Ils sont psychologico-philosophiques.

Pour ce qui concerne Freud cette deuxième topique, qu'il considérait certainement comme un progrès, débouche sur un constat d'échec puisqu'elle ne permet pas de rendre compte de certains phénomènes psychiques et fait même apparaître une contradiction qui met à mal le dogme des pulsions libidinales. En effet, le phénomène de répétition mortifère ne peut s'expliquer à partir de cette deuxième topique et cela débouche sur le « deus ex machina » de la pulsion de mort. L'échec plus large de la conception métapsychologique freudo lacanienne est de ne pouvoir articuler rationnellement les instances topiques et les registres. Ce que la psychanalyse structurale permet. Les registres inconscient/préconscient /conscient, sont repérés comme répondant aux trois états de l'aptitude neurocérébrale du traitement linguistique des données : sémiotique- inconscient, sémiologique-pré conscient, sémantique-conscient<sup>3</sup>. Et ces registres s'activent sous l'égide d'instances qui font leur apparition successive avec la mise en place de la fonction linguistique... Sujet pour ce qui est du registre sémiotique, Moi idéal pour ce qui est du registre symbolique, constellation moiïque (Surmoi, Idéal du Moi, Moi) pour ce qui est du registre sémantique. Où l'on retrouve défini le réel/inconscient avec l'instance subjective, le symbolique /pré conscient avec le Moi Idéal et le registre imaginaire avec la constellation moiïque (Idéal du Moi, Surmoi, Moi). On voit que la psychanalyse structurale constitue une véritable métapsychologie qui permet d'unifier de manière simple et rationnelle les intuitions antérieures de Freud et de Lacan. Et ce, au sein d'un modèle qui articule systématiquement Instances et Registres. Modèle qui s'avère cliniquement assez robuste et performant.

---

<sup>3</sup> Cette hypothèse permet de faire le lien entre l'ethnologie structurale Lévi-straussienne et la psychanalyse structurale

### 3. Heidegger ou l'énigme du « Penser », non résolue, mais approchée et éclaircie par le recours à l'Acte poétique

---

Cette réflexion sur l'Art poétique, je me propose donc de la faire partir de la conception qu'Heidegger a de la poésie. Je viens de vous le rappeler j'ai déjà consacré dans mon premier opus tout un chapitre à la réflexion qu'Heidegger déploie autour de l'énigme de « Penser ». Je débute donc en évoquant à nouveau ce qu'il dit s'agissant du dire poétique. Il faut bien reconnaître que cela a été inaugural pour moi cette approche du Penser et de la poésie chez Heidegger. Encore une fois je me fais l'impression de recommencer. Bien sûr, j'aurais pu vous renvoyer à la lecture des pages 45 à 56 et aussi des pages 65 à 69 qui sont destinées, plus précisément, à l'éclairage qu'Heidegger donne au statut de la poésie vis-à-vis du Penser. Mais je ne m'y suis pas résolu. Pourtant tout est déjà dit... et à la relecture pas si mal dit que cela. On peut avancer deux raisons pour justifier ce « rabâchage ». Deux raisons qui pourraient paraître contradictoires. D'abord il me semble que cela pourrait attester que pour que la psychanalyse reste vivante, il est nécessaire, non pas de « redire à l'identique » (c'est ce que j'appelle rabâcher), mais de « dire à nouveau ». Et le dire à nouveau atteste en quelque sorte, bien qu'il paraisse s'inscrire dans une synchronie, qu'il procède d'une transformation énonciative dont le ressort est contextuel. Il s'inscrit alors dans une diachronie. Si on veut être un tout petit peu moins pédant, on pourrait dire qu'il est adapté au temps et aux personnes auxquelles il est adressé. Ce qui change tout. D'autres parts je viens de vous faire remarquer que ce que j'ai écrit il y a quelques années me semble toujours valable : il semble même n'y avoir rien à redire. Ce qui n'est pas faux non plus. Mais ce « *il n'y a rien à redire* » ne concerne pas l'énoncé discursif contenu dans ces pages. Plus fondamentalement, il concerne le modèle qui a permis d'élaborer ce discours. Cela atteste donc de la solidité et de la fiabilité du modèle conceptuel qui en a permis l'articulation discursive. Fondamentalement, il n'y a rien à redire du

modèle préalablement structuré. Le dire à nouveau concerne une nouvelle énonciation.

Par ailleurs, avant d'aller plus loin, je prendrai les précautions d'usage. Mon approche de l'Art poétique est psychanalytique, c'est à dire métapsychologique. Je n'ai aucune compétence ni d'historien, ni de critique de la poésie, et n'ai aucun talent poétique. Certes, il m'est arrivé, comme à d'autres affublés de la même dynamique psychique moïco-subjective, de commettre quelques textes à consonance poétique ou même quelques poèmes. Mais ces incursions dans cet univers répondent toujours à des évènements externes et sont ponctuels : ils s'adressent de manière très éphémère. Ce sont des épisodes « rimbaldiens » fugaces et fugitifs. Vous avez peut-être remarqué que, dans le dernier séminaire, j'ai fait usage de ce qualificatif de « rimbaldien » pour caractériser la position de cette femme, dont j'avais fait la rencontre, en proie à la transmission de l'Acte Sexuel. Je lui avais reconnu le statut social, assez valeureux et paradoxalement vertueux « d'Hétaïre », dans le sens où on l'entendait dans le monde grec de la période classique. Ce rapprochement pour curieux qu'il paraisse n'est évidemment pas fortuit, ni analogique. Il y a véritablement une concordance, d'un point de vue métapsychologique, entre le destin de Rimbaud et celui de cette singulière personne. Destin nettement plus brillant chez cette Dame<sup>4</sup> que celui d'aventurier raté chez Rimbaud. Mais structurellement ces deux destins sont similaires même si l'un s'avère adapté et heureux, et l'autre, si ce n'est névrotique, du moins de l'ordre de la survie malheureuse. En effet, cette dame a eu accès au vivre normal puisqu'elle a intégré un milieu aristocratique et eut une vie luxueuse et tranquille (traditionnelle pourrait-on dire). Tout porte à penser qu'il est probable qu'elle ait perdu ce génie de l'Acte Sexuel (qu'elle avait actualisé transitoirement dans son sacerdoce social) au profit de relations sexuelles objectales et procréatives dans le cadre d'un conjugo stérile. Sorte, alors, de devoir conjugal, avec ou sans, plaisir

---

<sup>4</sup>Au sens de l'amour courtois

objectal. Comme si elle passait, en quelque sorte, et pour le dire trivialement, de l'Art d'aimer à la position du « missionnaire ». Pour elle, Hétaïre était un passage pour accéder au Vivre. Chez Rimbaud, l'actualisation transitoire de l'Acte poétique n'a pas été un passage mais une impasse. L'accès au Vivre lui a été impossible. Il s'est installé, n'en déplaise aux idolâtres, dans une survie dérisoire : aventurier calamiteux (certains, Henry de Monfreid par exemple, dans le même temps et dans les mêmes lieux, ont été flamboyants) qui, ruiné et malade, retournera lamentablement mourir auprès de sa sœur. De fait, pour la psychanalyse structurale, il n'y a pas de mystère Rimbaud : Rimbaud n'est pas poète. Et ceci, même s'il eut à un certain moment de sa vie, la post-adolescence, de réelles fulgurances poétiques. On considère que certains de ses poèmes approchent le sublime et c'est sans doute exact. Mais s'il avait été métapsychologiquement poète, il le serait resté sa vie durant. Et ceci même s'il avait mené en parallèle une vie d'aventurier dans l'Arabie heureuse. De même qu'une volée d'hirondelles ne fait pas le printemps, un bouquet de poème fastueux ne fait pas le poète.

Il faut ajouter que dans certaines cures, à un certain moment, des phases rimbaldiennes peuvent surgir. À ce moment, certains psychanalysants semblent voir émerger une vocation artistique : littéraire ou poétique, picturale ou sculpturale, musicale aussi. On pourrait penser qu'il s'agit de simples velléités. Il n'en est rien. De fait d'une certaine manière ces phases de pseudo vocation dénotent quelque chose de réel dans la structuration de l'appareil psychique. Cela advient quand le procès de subjectivisation est advenu dans la cure. Il leur faut, pour en prendre acte, qu'il s'actualise dans la vie concrète. Une fois la certitude péremptoire d'Ex-Sister assimilée alors, cette pseudo vocation s'évanouit. Comme si un « *c'est pas ça* » y mettait fin. Mais il ne faut pas entendre ce « *c'est pas ça* » du côté de l'insatisfaction de l'hystérie mais comme le résultat d'une prise de conscience qu'au Sujet nul n'est besoin d'un support pour attester de l'Ex-Sistence. Ce passage ne fait qu'anticiper l'avènement

de la dynamique subjectivo-moïque à venir. Il est vrai que parfois cette velléité artistique persiste même si celui qui la fait perdurer n'a aucun talent. Il s'agit alors d'une manière de divertissement nostalgique ou non (voire culturel). Mais cela peut attester aussi que le passage au vivre n'est toujours pas acté. Alors cette activité pseudo artistique est un simulacre avéré d'une apparence d'Ex-Sistence plus ou moins dérisoire.

Cela étant précisé, un peu abruptement, il est temps de faire retour à ce qu'Heidegger « pense réflexivement » mais à sa manière particulière, des liens qu'il y a entre le « Penser » et la Haute Poésie dans un texte *Qu'appelle-t-on Penser ?* Cette œuvre est tardive dans l'entreprise philosophique d'Heidegger sur la question de l'Être. C'est une longue et passionnante réflexion élaborée. Avec les moyens des concepts de la philosophie, il tente d'approcher ce qu'il en serait de l'Acte de Penser quand on renonce et cesse de réduire la pensée à la cogitation consciente réflexive. D'aller au-delà du postulat cartésien « *je pense donc je suis* ». Lequel n'est valide qu'à la condition de définir ce qu'il en est de « Penser ». Sans tomber dans cette tautologie qui consiste à constater, réflexivement, qu'il y a de la pensée réflexive qui m'anime et me fait penser que je pense. Pour passer cette impasse tautologique Heidegger va tenter, au travers d'une approche épistémologique des différentes activités d'intellection humaine, d'approcher à « l'essence du Penser ». Le postulat est qu'il y aurait dû Penser réflexif qui permet de définir l'Être au monde autrement que métaphysiquement. Et dans cette quête Heidegger pressent que la poésie, l'Acte poétique, serait au plus près de ce qu'il en est de la « Penser ». Nietzsche, avant lui, avait déjà frayé, à sa manière, un chemin philosophique au travers de sa conception des arts (musique, tragédie) et en particulier de la poésie. D'ailleurs, cette proximité entre poésie et « Penser », il le met en acte au travers de son *Ainsi parlait Zarathoustra*. C'est un poème en prose. Il faut aussi remarquer dans le style d'Heidegger il y a eu du poétique. Il faut aussi se rappeler que des philosophes présocratiques comme

Parménide et Héraclite écrivaient en vers ou en prose poétique. De Socrate on n'a nulle trace écrite. Ce qui n'est pas anodin. On peut donc considérer que la philosophie « prosaïque », inféodée au rationnel, commence avec Platon et Aristote. Quand je dis « philosophie prosaïque », il faut entendre que la dimension poétique de la langue semble à ce moment être exclue au profit de la langue déductive ou inductive. La philosophie, la langue de la philosophie, devient alors « réflexive » et « rationnelle » uniquement. Ce qui serait pour Heidegger le début de la fin de la philosophie telle qu'il l'envisage. La pensée rationnelle consciente prend alors son essor hégémonique qui éloigne de l'Acte de « Penser ». Heidegger dans cet ouvrage tente de mettre un coup d'arrêt à cette pensée technique. Il prône un retour aux effets du « Penser » dont les œuvres philosophiques de Parménide, et les siennes, laissent transparaître la dimension poétique.

C'est pourquoi dans cette approche épistémologique il s'en prend, dès l'abord, à la science puis à la philosophie. C'est dans ces deux disciplines que la pensée réflexive rationnelle culmine en sophistication et aussi en efficacité. Pour lui, ni la science, ni la philosophie ne sont redevables d'un Acte de « Penser ». On pourrait dire que cette affirmation, dans notre civilisation occidentale moderne, a quelque chose de paradoxal puisqu'on attribue à ces deux disciplines le crédit de la plus haute performance de l'intellection humaine. Affirmer cela peut paraître à tout le moins « contre intuitif » si on est ouvert et bien intentionné, au mieux subversif, et au pire irrecevable si l'on est formaté culturellement et idéologiquement dans le culte de la rationalité reine. Comment dénier à ces types de pensées les plus sophistiquées, les plus complexes, et les plus efficaces quand il s'agit de la science et de la technique, qu'ils ne sont pas de l'ordre du « Penser » ? Depuis l'avènement de la science positive au XVII<sup>ème</sup> siècle on attribue à la pensée rationnelle la prééminence, dans le champ des connaissances, sur toutes autres types de pensées. Suprématie « scientifique » que détrône même de sa place éminente et prestigieuse la philosophie. En fait tout

se passerait comme si depuis cette époque la science avait le monopole de la pensée. Toute autre pensée ne peut être qu'inférieure (au mieux) ou illégitime et pernicieuse (au pire). Arrogance ordinaire mais pas infondée pour autant si elle ne disqualifiait pas les sciences dites « molles », sociales et humaines, vues avec condescendance au prétexte qu'elles ne sont pas « exactes » ni totalement expérimentales au sens habituel du terme. Il se pourrait bien que seules les sciences humaines (structurales en particulier) puissent en dire scientifiquement sur le Penser qui détermine la condition humaine.

#### 4. De la science comme évitement du « Penser »

---

Reste qu'Heidegger ne fait pas de distinction entre ces deux catégories de sciences. Il a un jugement définitif sur la science. Il affirme péremptoirement :

---

*« Si on veut faire un saut dans la pensée, il ne faut pas espérer le faire à l'aide de la science »*

---

Et il ajoute :

---

*« La science ne pense pas »*

---

En effet, pour lui la science est la modalité d'accès à une représentation des choses du monde en vue d'agir de manière efficace. Elle se désintéresse totalement de penser « l'être au monde » qui détermine cette nécessité d'emprise et d'agir efficace. Heidegger ne va pas aussi loin que Nietzsche qui affirme, lui, que « *le savoir est une maladie* ». Ce que, d'une certaine manière, la psychanalyse structurale confirme. Car le paradoxe de la pensée « scientifique » (ou technique ce qui revient au même pour Heidegger) c'est que ses « connaissances » qui permettent « l'agir efficace » se transforment en « savoir » et ouvrent sur une « pensée bornée ». Laquelle s'actualise inéluctablement en croyance que la pensée rationnelle voulait justement éradiquer au prétexte de se débarrasser des superstitions. Pour Heidegger :

---

*« L'essence de la technique pénètre et domine notre existence d'une façon que nous ne pressentons pas »*

---

Et il conclut :

---

*« Si tout cela demeure jusqu'ici impensé, cela tient au fait, avant tout, à ce que la volonté d'agir c'est-à-dire de faire et de réaliser a écrasé la pensée »*

---

On dirait, tout bêtement, que la pensée objectale a éliminé la turbulence du « Penser » subjectif. Cette pensée objectale est la « pensée à voix unique » comme le disait Heidegger.

## **5. La philosophie académique contre le « Penser »**

---

En ce qui concerne la philosophie le jugement d'Heidegger n'est pas moins radical, il va jusqu'à affirmer que la philosophie, la pratique philosophique, signe un désintérêt total pour la pensée du « Penser ». On pourrait même dire qu'il considère que le « philosopher » moderne d'aujourd'hui tient de la mascarade qui crée l'illusion d'un intérêt pour le « penser ». En effet, l'intérêt pour l'histoire des idées ne ressortit pas de la pensée.

---

*« La caractéristique de ce qui est « intéressant » c'est que cela peut dès l'instant suivant nous être devenu indifférent et d'être remplacé par autre chose qui nous concerne tout aussi peu que la chose précédente »*

---

Heidegger affirme que la philosophie s'est fourvoyée en privilégiant la méthode logique érigée en fin dernière. Le penser ne pense pas à l'aide de la logique rationnelle consciente. Mais ajoute-t-il :

---

*« À sa manière particulière, le « Penser » est présent dans la philosophie »*

---

On peut se laisser aller à ramener ces assertions dans l'espace de la cure en faisant l'hypothèse que dans le premier temps de la construction, le psychanalysant (quand il ne mythologise pas) fait, à son insu, son petit philosophe rationnel qui empêche les effets du Penser ou en masque l'absence. Et bien que ses réflexions, la plupart du temps paralogiques mais pas toujours, ne soient pas exactement des élaborations philosophiques, ces tentatives n'en ont pas moins le même résultat : se passer, ou exclure, le penser subjectif ; ou bien plutôt permettre de continuer à survivre en s'en passant. Il s'agit ni plus ni moins d'une sorte d'automatisme mental, parfois paranoïde, évoluant à bas bruit et qui lui permet d'éviter les contraintes de l'association libre. Il enchaîne et organise à l'infini les effets et les causes historico-sociales, psychologiques ou sentimentales, dans l'espoir, insensé, d'atteindre les significations ultimes et le sens dernier qui lui permettrait de constituer un savoir mythologique et, partant, de maîtriser et d'éliminer les souffrances psychiques dont il est, par la carence subjective, affecté.

Et, dans le même ordre d'idée, on pourrait aussi référer la difficulté qu'il y a pour les psychanalystes à **assimiler véritablement** le corpus de la métapsychologie structurale et ses conséquences cliniques. Car dans un premier temps l'intégration de ses concepts passe inmanquablement par une connaissance et une mémorisation objectale qui semble ne mettre en jeu que la pensée réflexive. Apprendre. Vieille rémanence d'une approche antérieure dont il est bien difficile de se débarrasser, quand bien même l'expérience de la phase dite « didactique » de la cure lui en ait démontré l'inconsistance. Victime, durant la cure, du moïque objectal, cette approche s'installant permet la mémorisation qui peut paradoxalement, mais pas toujours, faire obstacle à l'assimilation. En d'autres termes interdire les effets du « Penser subjectif » sur les connaissances objectives. Turbulences du penser qui peut empêcher que ces connaissances se transforment en « savoir » puis en doctrines, enfin en mythologies. En principe, la configuration psychique du psychanalyste devrait lui permettre cet

empêchement. Mais pas toujours : l'assimilation se heurte, souvent, à la tentation « d'en connaître exhaustivement » pour savoir... ce qui la fait échouer.

C'est sans doute l'intuition d'Heidegger quand dans son dire, et son écriture, il s'adresse en quasi poète à ceux qui l'entendent ou le lisent. Comme nous l'avons vu, cette licence est intentionnelle : ne pas sacrifier totalement à la pensée réflexive qui, inéluctablement, confine à la pensée technique. Il attribue à l'Art poétique une fonction de subversion de la pensée rationnelle (rationale) philosophique. Il laisse entendre que le « penser » s'avère la trame de la langue discursive. Nietzsche comme Heidegger ont entendu la révolution poétique qui advient en France avec Baudelaire et est théorisée par Mallarmé : la poésie ne tient pas à la versification mais au traitement informatif de la langue. Mais la prosodie peut, elle aussi, être intentionnellement ou fortuitement poétique. La pensée philosophique actuelle est, pour Heidegger, une mascarade et donne l'illusion du « Penser » :

---

*« ... la fréquentation de la philosophie peut nous donner l'illusion ténue  
que nous pensons puisque, après tout, sans relâche, nous  
philosophons... »*

---

Il est vrai que, quand on n'est pas un professionnel de la philosophie, tâche qui consiste à philosopher en rond sur les problématiques morales ou métaphysiques ou sur l'histoire de la philosophie de manière sophistiquée et en maniant les outils de l'exégèse, de l'interprétation et de la logique hypothético-déductive avec brio, mais que l'on fréquente tout de même les philosophes, nous recherchons, sans en avoir véritablement conscience et pas toujours en vain, une trace du « Penser ». Il est vrai que nous même sommes fascinés par ces jeux et ces montages intellectuels très complexes. Ils sollicitent à ce point nos facultés cognitives que nous oublions ce qui nous attire vers la lecture d'œuvres philosophiques. Et la difficulté réelle à comprendre contribue à cet oubli. Mais toujours, depuis Parménide, ce qui nous agite

est la question de la consistance subjective de l'Ex-Sistence. De quelle consistance se fonde cette Ex-Sistence subjective qu'il arrive à certains d'éprouver fugacement ou à d'autres continument. Non pas la question du « pourquoi être au monde » (du sens de l'être au monde) ou du « comment être au monde », mais de quoi est fait « concrètement » (c'est-à-dire psychiquement) cette modalité d'Ex-Sistence subjective d'être au monde. Car Parménide ne traite pas du sens de « l'Ex-Sistence ». Il en affirme « structurellement »<sup>5</sup> la nécessité. Et d'une certaine manière énonce la condition de son émergence : le constat que « l'être est », et, que « le non être n'est pas ». Autre manière de parler de la conséquence du procès de la subjectivisation comme éprouvé psychique d'Ex-Sistence. Avant d'être, l'éprouvé d'Ex-Sistence n'est pas. Heidegger, quoique philosophe, est catégorique : ni les sciences de la nature ni la philosophie ne sont aujourd'hui aptes à y répondre puisque, pour pouvoir y répondre, il faut pouvoir penser le « Penser » qui, lui seul, peut en dire sur ce qu'il en est de ce mode d'Ex-Sistence subjective d'être au monde (qui caractérise l'humanité de l'homme ). Or la science et la philosophie sont enfermées dans le cadre contraignant et restrictif de la pensée réflexive consciente. Peut-on être philosophe après Nietzsche et Heidegger ? Ce n'est pas sûr. Moraliste à n'en point douter ; phénoménologue pourquoi pas. Mais sur la question ontico-ontologique de l'Ex-Sistence et du Sujet débarrassé de la métaphysique, certainement pas. En principe la psychanalyse aurait dû prendre le relais. Freud et Lacan ont échoué. Est-ce inéluctable ? Modestement je pense que non. Quoiqu'on dise qu'il ait rencontré Lacan, Heidegger, lui, ne semble pas croire que la psychanalyse ait à dire quoi que ce soit sur cette question du Dasein. Peut-être pensait-il qu'elle était une psychologie comme une autre. Pas vraiment intéressante pour aborder la compréhension de l'humaine condition d'être au monde. A tort : c'est l'enjeu de la psychanalyse structurale et son fondement.

---

<sup>5</sup> C'est-à-dire par opposition

En tout état de cause, c'est vers la poésie qu'il se tourne pour approcher ce qu'il en est du « Penser ». Heidegger repère la proximité, mais aussi la discontinuité entre le penser poétique et la pensée du Penser. Je rappelais que les philosophes qu'il est convenu d'appeler présocratiques, c'est-à-dire en particulier Héraclite et Parménide, ont une approche poétique des thèmes « philosophiques » qu'ils abordaient. Le *De la nature* de Parménide, où la question de l'Être est posée, est un poème ; le *De Natura* d'Héraclite n'est pas un poème versifié mais tout le monde s'accorde pour dire que sa prose est poétique au point que son style rend son texte incompréhensible. Cette œuvre philosophique se présente en fait comme un poème en prose. Son auteur est d'ailleurs qualifié d' « Héraclite l'obscur ». Qualificatif que l'on attribue aussi à Heidegger. On considère même le dire d'Héraclite parfois paradoxal (comme celui de Lao Tseu) voire quasi oraculaire. Il s'agit bien du dire puisqu'aussi bien son texte est sans ponctuation. Cette obscurité n'est pas fortuite, elle actualise ce qu'il en est du « dire » comme « insensé ».

---

*« Ce verbe qui est vrai est toujours incompris des hommes soit avant qu'ils ne l'entendent, soit lorsqu'ils l'entendent pour la première fois ! Quoique toutes choses se fassent suivant ce verbe ils ne semblent avoir aucune expérience de paroles et de faits tels que je les expose distinguant leur nature et disant ce qu'ils sont »*

---

Cette proximité de la philosophie et de la poésie (mais aussi de la science) Heidegger la réfère à l'ouvrage *Le Livre du Philosophe* de Nietzsche. Il en extrait cette citation :

---

*« Grand embarras de savoir si la philosophie est un art ou une science. C'est un art dans ses buts et dans sa production. Mais le moyen, à savoir la représentation en concept, elle l'a en commun avec la science. Il s'agit donc avec la philosophie d'une forme de poésie. En réalité on ne peut pas la classer. C'est pourquoi c'est à nous qu'il revient de lui trouver un statut caractéristique »*

---

Et encore,

---

*« Le philosophe ne connaît qu'à titre de poète et il n'est poète que tandis qu'il connaît »*

---

Pour Heidegger « la haute poésie antique » recelait ce qu'il en est de la pensée philosophique grecque. Il y aurait à la fois coïncidence et disjonction. Mais en tout état de cause nécessité : pas l'une sans l'autre. Il déclare :

---

*« Le dit qui est poésie et le dit qui est pensé ne sont jamais identiques ; **mais ils sont parfois le même** ; savoir lorsque l'abîme entre poésie et pensée nettement tranché, s'ouvre béant »*

---

Ou encore :

---

*« Son dire (de la parole poétique) repose sur sa propre vérité »*

---

Il y a dans ces deux citations tous les éléments (linguistiques) qui permettent à la psychanalyse structurale d'accéder à la consistance quasi physique du « penser » qui fait l'instance subjective... et que Lacan parodie dans L'Étourdit. Je vous le rappelle :

---

*« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »*

---

De fait les effets de « Penser » subjectif convoquent à la fois le dire, le dit, et ce qu'on y entend. Toutes choses que de concevoir d'un point de vue psychique ce qu'il en est de la parole énonciatrice psychique (hors sens) et de la parole énonçante (singulière).

Reste cette histoire de « l'objet » propre de l'énonciation poétique. Heidegger suggère que l'Acte poétique serait :

---

*« La vérité propre de **la beauté** »*

---

Mais il s'empresse de préciser que :

---

*« Ce beau n'étant pas ce qui plait, mais ce qui tombe sous **le destin de la vérité** qui se produit quand l'éternellement inapparaissant, et partant invisible, parvient dans le paraître le plus paraissant »*

---

En fait, quand j'évoque l'éprouver d'Ex-Sistence, je ne fais que « parodier » ou « lire » cette formulation dans le sens que je donne à ce terme « lire », qui consiste à faire advenir l'insu autour duquel un texte s'élabore comme masque. L'éprouver du beau comme vérité de l'Être est une métaphore de l'éprouver réel d'Ex-Sistence subjective tel que la psychanalyse structurale le repère sans l'identifier. Cet éternellement inapparaissant, et partant invisible, parvient dans le paraître le plus paraissant. Ainsi la « vérité » Heideggérienne se résout à cet Éprouvé réel d'existence (subjective) intransitif ; non identifiable et non identifié. Le Sujet n'est pas du registre de « l'intelligible » réflexif. C'est dire qu'il n'est pas susceptible d'être pris dans les rets des systèmes de signification qui font sens.

Et cette histoire de l'inintelligibilité des effets du « penser » Heidegger l'attribue explicitement et exclusivement à un poète : Hölderlin. Hölderlin qui dévoile « prophétiquement » ce qu'il en est de la nature humaine. Là encore je vais rabâcher et réciter :

---

*« Nous sommes (nous les humains) un monstre privé de sens*

*Nous sommes hors douleur*

*Et nous avons perdu*

*Presque la langue à l'étranger »*

---

Il n'est pas sûr que Heidegger ait perçu véritablement ce que ces vers d'Hölderlin dévoilent et partant ce qu'il en est de l'essence de la poésie. Ni Hölderlin lui-même d'ailleurs. À savoir que la poésie n'a pas d'objet ni d'intention objectale. Ce que Heidegger pressent, et tente de faire apparaître comme étant dans l'espace du poème, « *l'éternellement inapparaissant et partant invisible* ». Et cet éternel inapparaissant, le poète « parvient à le faire paraître « le plus paraissant » ». C'est ce dont atteste le poète dans son Acte poétique. Je cite Heidegger :

---

*« L'être veut dire « présence. Il faut que l'être, s'il doit être pensé dans l'instance la plus haute, soit pensé comme pur être présent, c'est-à-dire la présence présente, comme le présent qui demeure, comme le maintenant constamment debout »*

---

Pour la psychanalyse structurale il n'est nul besoin d'en appeler à l'Être, à la vérité et à la beauté qui sont des concepts philosophiques. Mais Heidegger, comme Nietzsche, sont obligés de faire les poètes pour tenter de rendre compte de cette inintelligible présence subjective toujours présente au monde. D'un point de vue « scientifique » ils ne peuvent que l'évoquer mais en aucun cas le circonscrire comme un fait psychique. On est bien obligé de « les croire sur parole », ou d'y entendre quelque chose d'incontestable. Au fond pas autrement que nous le font entendre les poètes. Ce que Nietzsche et Heidegger nous font entendre de ce qu'est l'essence de la poésie est également l'essence de ce qui fait humanité chez l'homme... Chose dont la philosophie, et le discours philosophique, sont incapable de rendre compte autrement qu'en l'évoquant poétiquement. Reste que cela ne dit rien de ce qu'il en est du réel de cette éprouvé de présence hors sens, que toute haute poésie a le pouvoir d'actualiser. Hors sens, Réel éprouvé s'opposant radicalement à l'évocation imaginaire et ne donnant aucune prise au discursif. Évocation imaginaire qui, elle, nécessite une « objectivation » prise dans le système de représentations de la langue, ainsi que le recours à la production de significations qui font sens. Réalité éprouvée, parce que psychique, résultant d'une perception physique (sensorielle), directe, qui

ne mobilise que le système neurocérébral. Pour que la haute poésie fasse effet de présence psychique il faut qu'il y ait information qui soit traitée par l'appareil neurocérébral. Et à l'évidence, lorsqu' il s'agit de poésie, cette information, qui est traitée d'abord par le système neurocérébral, est linguistique. Il est tout à fait remarquable que quand Heidegger fait allusion à la « haute poésie » grecque, il en exclut l'œuvre d'Homère, *L'Iliade* et *l'Odyssée*, en arguant que ces œuvres sont mythologiques et qu'à ce titre elles ne relevaient pas de la pensée du penser mais s'y oppose et l'empêche d'advenir en provoquant la croyance aux dieux. Il y aurait alors deux sortes de poésies : d'une part celle des penseurs présocratiques qui confine d'une certaine manière au « Penser », et d'autre part une poésie antécédente - disons homérique - qui en empêcherait l'avènement parce qu'elle se mettrait au service des superstitions religieuses qui font croyance, et de la soumission aux dieux. L'âge d'or de la haute poésie se trouverait pris entre la poésie homérique superstitieuse et l'avènement de la pensée philosophique discursive et rationnelle. Si on exclut Socrate, on pourrait avancer que le véritable discours « moderne » philosophique apparaît avec Platon. La maladie du discursif trouve là son origine et son apogée au XVIIème-XVIIIème siècle avec Descartes, jusqu'à l'arrivée de Nietzsche et Heidegger (mais aussi, paradoxalement, de Wittgenstein) qui le destituent.

Reste que si l'on suit Nietzsche et Heidegger, l'effet de la haute poésie sur l'appareil neurocérébral n'impacte pas seulement les zones destinées à la compréhension et à la cognition puisqu'aussi bien le penser poétique, pour eux, ne concerne pas uniquement le système de significations qui fait sens. Le penser poétique est « vide de sens », comme le crie Hölderlin en le retranscrivant dans son poème ... et néanmoins, si on suit Heidegger, le poème fait réapparaître « l'éternellement inapparaissant » qu'il identifie comme faisant ressentir l'effet de « beauté ». La sensation/perception de beauté s'actualise alors par l'émergence d'un fait psychique constitutif de l'Être au monde « inintelligible », radicalement, dans le sens où ce fait

ne peut-être ni sémiologique ni sémantique (si on interprète cette assertion d'Heidegger dans les termes de la psychanalyse structurale).

Mais bien que pour Heidegger la philosophie ne produise pas de « concept » et qu'il tente de l'accréditer en abordant le problème de l'être et des étants dans son dire poétique, il n'en reste pas moins qu'« Être » et « Étants » sont des concepts philosophiques. Et ces concepts ne peuvent rendre compte philosophiquement à de ce qui échappe, au dire même d'Heidegger, à toute intelligibilité par la nature même de cet éternel « inapparaissant ». Cet inapparaissant ne peut être « objectivé », comme il en est de l'énergie, on ne peut qu'en observer les effets de « présence toujours présent maintenant ». Sur la cause de cet effet, la philosophie ne peut rien en dire de légitimement fondé. Le philosophe l'appréhende poétiquement ou encore métaphoriquement. Sa réalité psychique (inconsciente) lui échappe.

Or cette cause réelle existe. Et ce n'est ni les philosophes, ni les psychologues, ni les neurologues qui la rencontrent et tentent de l'approcher justement au travers de l'Acte poétique, mais bien les linguistes structuraux : Saussure et Jakobson en particulier. Tous deux ont été fascinés par l'Acte poétique et l'effet que celui-ci a sur l'entendement humain hors recours au concept esthétique (ou philosophique) de « beau ». Ils ont tenté une approche « scientifique » de ce qui fait la spécificité de l'Art poétique dans le registre de la langue et du langage. Ce qui, d'une certaine manière, est une gageure.

## 6. Analyse structurale des causes linguistiques du caractère spécifique de la langue poétique

---

### L'hypothèse anagrammique de l'effet poétique de Ferdinand de Saussure

Saussure était un linguiste brillant. Révolutionnaire même si on considère qu'il a inventé la linguistique moderne et l'a érigée au rang de véritable science humaine. On pourrait même dire qu'elle serait le prototype des sciences humaines. Mais ce faisant, et parce que la linguistique peut être considérée comme le prototype des sciences humaines, il a pressenti qu'elle pourrait être le fondement d'une approche générale des phénomènes proprement humains. Je vais vous infliger à nouveau, pour accréditer cette affirmation, une longue citation tirée du Cours de Linguistique Générale (CLG) :

---

*« La langue est un système de signes exprimant des idées et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds muets, aux rites symboliques, aux formules de politesse, aux signaux militaires etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes.*

*On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerions « sémiologie » (du grec sémîon, signe). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut pas dire ce qu'elle sera ; mais elle a choix d'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seraient applicables à la linguistique et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains. »*

---

C'est dans cette perspective que je me situe : celle d'inscrire l'ethnologie, la psychanalyse structurale et la linguistique structurale sous l'égide d'une

anthropologie structurale générale. Je l'ai à maintes fois dit et redit, écrit et réécrit. En précisant que, contrairement à Saussure, je considère que la linguistique structurale ou plutôt sa place dans cette anthropologie générale est centrale puisqu'elle assure la continuité théorique de la psychanalyse structurale et de l'ethnologie structurale avec le neurocérébral au travers de sa dimension phonétique (sémiotique). Cela étant rappelé une fois encore, il faut dire que Saussure ne s'est pas contenté à énoncer une prophétie concernant la venue d'une science qu'il appelle « sémiologie générale ». Il a commencé, en marge de son activité de linguiste, d'en poser les premières pierres. En effet, il s'intéresse à deux faits humains centraux : les légendes et la poésie. Ce n'est sans doute pas un hasard. Comme s'il avait eu l'intuition que la langue, fonction neuro cérébrale, était nécessaire pour générer la réalité sociale d'une part et la réalité psychique des êtres humains d'autre part. Bien sûr, cette hypothèse scientifique n'est pas saussurienne ; c'est celle que je postule pour constituer une anthropologie générale qui puisse rendre compte du fait humain comme global.

Dans le champ de l'ethnologie (de l'étude des faits sociaux) Saussure s'est intéressé de manière singulière à la compréhension des mythes germaniques. Il focalise son intérêt sur la légende de Nibelungen dont il fait l'hypothèse qu'elle trouve sa source dans le mythe de Thésée. Mais cet intérêt n'est pas anecdotique. Et d'une certaine manière il pose ainsi les bases de ce qui va être l'ethnologie structurale ultérieure. Dans des cahiers concernant l'étude de Nibelungen, Tullio de Mauro note<sup>6</sup> que Saussure fait mention :

---

*« Des observations importantes qui permettent de reconnaître le caractère sémiologique du symbole :*

---

<sup>6</sup> CLG Payothèque Page 348 ; notes biographiques et critiques Tullio de Mauro

*La légende se compose d'une série de symboles*

*Ces symboles, à leur insu, sont soumis aux mêmes lois que les autres, que toutes les autres sources de symboles*

*Ils sont arbitraires*

*Ils ne sont pas fixes mais leur valeur peut varier au gré des effets sur eux de la masse communautaire*

*Comme les autres symboles ils sont eux aussi susceptibles d'une approche sémiologique (c'est-à-dire paradigmatique) »*

---

L'hypothèse sous-jacente est que les mythes (« les légendes ») sont à la fois des faits de langue mais surtout des faits culturels majeurs. Ils sont à la fois « linguistiques » et « sociaux » au sens de Durkheim qui lui était contemporain. Cette hypothèse corrobore qu'il y aurait véritablement deux « institutions humaines » : la langue (je ne dis pas le langage) et la culture. Mais pour que ces institutions soient possibles il faut que neuro cérébralement la « langue sémantique » soit possible. Il semble que l'avènement du « module syntaxique » neuro cérébral que postule Chomsky advienne avec la mutation de certaines protéines du gène FoxP2 il y a 40 000 ans ; période qui voit la disparition des autres espèces homo sur tous les continents. Bien sûr ceci n'explique pas cela. Mais si les autres espèces homos ne possédaient pas le module syntaxique, on peut supposer que cela restreignait leur aptitude linguistique au pidgin (symbolico pragmatique)<sup>7</sup> alors Homo sapiens acquiert tout de même à ce moment-là une compétence adaptative concurrentielle décisive : l'imaginaire.

C'est sans doute à partir de ces quelques prémices (qui ne sont pas encore des prémisses théoriques) que Georges Dumézil (philologue de formation) a poursuivi cette recherche sur les mythes Indoeuropéens et la tri fonctionnalité, et que Claude

---

<sup>7</sup> C'est l'hypothèse de certains paléo linguiste concernant la compétence linguistique de Neandertal

Lévi-Strauss (philosophe de formation) a fondé l'ethnologie structurale à partir des concepts que Jakobson lui a transmis. Ce qui corrobore ce que je suggère : peut-on être philosophe après Nietzsche et Heidegger quand on s'intéresse à l'humanité de l'humain ? Il faut en sortir. La philosophie est paradoxalement inapte à en dire quoi que ce soit. Lévi-Strauss n'avait pas tort.

Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est l'intérêt de Saussure pour la poésie. Intérêt non pas comme critique littéraire ni comme exégète sur le « pourquoi » le poème, en alléguant des raisons historiques, conjoncturelles, psychologiques, sentimentales ou autres. Mais intérêt d'un point de vue strictement linguistique, sur ce qu'il y a de spécifique dans la langue poétique vis-à-vis de la langue prosodique (vernaculaire ou véhiculaire). Ce qui l'oriente dans cette quête, c'est son hypothèse que la langue s'organise comme un système de signes arbitraires constitués de phonèmes. Cette recherche intervient à la toute fin de sa vie entre 1906 et 1909. Son hypothèse est que ce qui fait la spécificité de l'art poétique (et je ne parle pas de l'art d'écrire la poésie) est qu'un poème se structure autour d'anagrammes concernant des « mots importants » (divinité, héros, faits marquants...etc.) qui le motivent. Il y aurait donc, au-delà des normes de versifications métriques et de la rime, d'autres règles implicites concernant l'actualisation d'anagrammes dans le texte du poème. Saussure tente d'en établir quelques-unes dans leur complexité mais il est inutile de les exposer ici puisqu'aussi bien ce n'est pas cela qui nous intéresse. Cela intéresse seulement les linguistes qui seuls peuvent porter un jugement critique sur les propositions de Saussure. Ils ne s'en sont pas privés. En revanche, ce qui nous intéresse au premier chef, c'est que les anagrammes se jouent sur des syllabes phoniques et ne concernent en rien un système de significations. On pourrait dire que, pour Saussure, ces règles anagrammiques constituent une manière de crypter le nom important (le signifiant si on est lacanien) autour duquel s'organise le texte du poème. Comme si cela donne une valeur particulière à l'élément crypté. Ce qui n'est sans doute pas totalement

juste. En cela que si le phénomène décrit par Saussure est bien réel et avéré mais, l'explication qu'il donne de ce phénomène par la nécessité d'encodage anagrammique d'un signifiant « maître » est fausse. En tout état de cause, pour ce qui concerne la thèse de Saussure ce qui ferait, en dernière analyse, la spécificité de l'Art poétique serait qu'il n'est pas centré seulement sur la signification et le sens de ce qui se dit, mais sur l'agencement de la matière sonore. C'est-à-dire sur l'aspect phonématique du dire. Il y aurait alors une ressemblance, ou analogie, entre la composition musicale et l'architecture phonique du poème. J'y reviendrai au moment où je parlerai de l'art de composer. L'anagramme, dans cette perspective, serait l'équivalent (ou s'apparenterait) d'un renversement d'accords ou de variations dans la composition musicale. La transformation anagrammique du mot important obéirait alors à des règles systématiques de réagencement phonématique non pas conjecturelles mais immuable, s'insérant dans le cadre d'une civilisation générant des cultures affines. Notons que cette perspective implique une valeur particulière à cette transformation. Ce qu'on peut déjà avancer c'est que si la poésie met l'accent, dans son Acte, sur le phonématique. Cela réintroduit de facto la prééminence dans l'art poétique de la parole sur la langue syntaxique écrite qui fait récit ou discours. Réintroduction, dans la fomentation poétique, de la parole qui fait effraction dans la langue et la subvertit. Réaffirmation que le dire de parole n'est pas le dit de la langue. Il y aurait alors quelque chose d'oraculaire dans le texte de poème. C'est ce qu'Hölderlin crie, d'une certaine manière, dans son poème *Mnémosyne* quand il affirme:

---

*Et nous avons perdu **presque** la langue à l'étranger*

---

Il y a de fait un effet d'oracle dans la haute poésie. L'oracle est, avant tout, une voix qui s'avère hors la langue. À Delphes cette voix est celle de la pythie qui répond en lieu et place d'Apollon. Elle s'exprime en vers ou par des propos confus que l'on

pourrait qualifier d'asémantiques quoiqu'ils soient produits dans la langue. On pourrait rapprocher cela du babillage des enfants qui s'organise comme une para-langue et leur sert prématurément à exprimer leur voix singulière. Cette para-langue n'est à nul autre adressée mais seulement à eux-mêmes. En vocalisant, ils se répondent et expérimentent leur éprouvé d'Ex-Sistence. Nul besoin d'Apollon pour confirmer qu'il y a de l'Ex-Sistence réelle. Ce qui est remarquable c'est que Saussure ne réfère plus l'essence de la poésie ni au signe, ni au signifiant, pas plus qu'au signifié ou à la signification, mais bien à ce qui constitue la matière (la corporéité) du signifiant : c'est à dire aux phonèmes constitués en syllabe (à l'instar de la molécule en biologie). Ce qui constitue l'enveloppe vocale du sème (plus petite unité de signification), c'est ainsi que le système phonématique sémiotique subvertit l'ordre sémantique et sémiologique. Et partant, il lui est possible d'avancer que l'art du poète est universel. Au moins dans l'aire Indo-européenne.

Dans une lettre à Meillet (lettre 114) citée par Tullio de Mauro<sup>8</sup>, il écrit :

---

*« C'est depuis le temps indo-européen que celui qui composait un carmen (parole magique ou poème) avait à se préoccuper ainsi, de manière **réfléchie**, des syllabes qui entraient dans ce carmen, et des rimes qu'elles formaient entre elles ou avec un mot donné. Tout vates (membre de la classe sacerdotale) était avant tout un spécialiste en fait de phonèmes. »*

---

Ou bien plutôt « d'agencement signifiants de phonèmes », de telle sorte qu'ils fassent effet d'« Ex-Sistence ». Saussure commet là la même erreur que Lacan. Erreur qui, parce qu'il s'arque boute sur la prééminence du signifiant, le fera échouer dans sa théorie du Sujet et de l'Inconscient. Erreur originale qui consiste à considérer, pour

---

<sup>8</sup> CLG Pages 349 Edition Payothèque

ce qui concerne Saussure, que le signifiant est la pierre angulaire de la formulation de la langue. Pour autant que la langue ne serait vouée qu'à fomentier des significations en vue de constituer un sens. Comme si, d'une certaine manière, le signifiant était la plus petite unité de significations : il y aurait alors identité entre sème et signifiant. Chez Lacan cela est flagrant. Pourtant Saussure a bien conscience que le signifiant, à l'instar du gène, n'est ni déterminant ni tyrannique, et n'est pas destiné seulement à favoriser le procès de signification (tout comme le pensait Lacan d'ailleurs). Il sait que le signifiant, en tant que forme phonique, n'est pas tributaire obligé de faire signification. Et cela apparaît dans des sentences mystérieuses pour qui n'est pas linguiste... Par exemple :

---

*« Il est faux (et impraticable) d'opposer la forme et le sens. Ce qui est juste, en revanche, c'est d'opposer **la figure vocale**, d'une part, et **la forme-sens** de l'autre »*

---

Et encore plus ésotérique :

---

*« L'apostrophe est l'enveloppe vocale du sème, non l'enveloppe du signifiant »*

---

De plus, on peut discuter sur le terme « réfléchi » dans sa lettre à Meillet. Disons qu'il y a une attention consciente du poète dans l'agencement phonématique, cependant ce dernier lui vient « naturellement » ( sans fabrication réflexive ). Ce que fait le poète, comme l'enfant qui babille, c'est qu'il entend « consciemment » l'effet que l'agencement phonématique qu'il produit lui fait à lui-même. Comment cela résonne pour lui psychiquement. Dans les termes de la psychanalyse structurale : quel effet subjectif cela fait surgir, débarrassé de tout assujettissement sémiologico-sémantique. Cet universalisme, Saussure voulait s'assurer qu'il était « synchronique »,

au sens où il serait toujours actif dans l'Acte poétique moderne. C'est-à-dire n'étant pas un moment historique particulier de l'art poétique. Il fit subir cette approche à l'œuvre d'un poète italien qui lui était contemporain : Giovanni Pascoli. Il lui soumet son travail ; on ne lui répond pas. À ce silence s'ajoute le fait que Meillet, son élève le plus proche, ne semble pas à l'aise avec les hypothèses du maître. Certains ont pensé que le scepticisme de l'élève et le silence du poète ont mis fin (1908) à cette recherche. Il meurt en 1913. Si l'hypothèse anagrammique est certainement erronée pour comprendre l'Art du poète, en revanche l'importance de l'organisation phonématique dans le corps du poème est certainement juste et féconde. Elle ouvre une autre voie d'accès que celle de l'analyse sémantique du signifiant caché. En d'autres termes: une autre voie que celle de l'exégèse et de l'herméneutique. Cette autre voie est celle de l'analyse paradigmaticque, par opposition, des systèmes phonématiques au cœur du poème. Comme nous venons de le voir, l'erreur de Saussure est de considérer que le poème s'élabore comme un système qui élabore une signifiante préconsciente : la présence cachée d'un signifiant maître au sens du poème. Ce qui fait du poète une sorte de « Machina Enigma » à crypter des signifiants maîtres. Dans cette perspective les phonèmes et leurs agencements cryptés, selon des lois immuables au service de l'occultation du signifiant maître, ne sont pas la raison du poème. Ils ne sont pas manipulés par le poète de manière réfléchie à des fins de cryptage d'un signifiant maître. Si tel était le cas, les phonèmes et leur agencement ne feraient pas clandestinement effraction dans le procès sémantique du poème. Ils seraient à son service puisque, cryptant en signifiant maître, ils participeraient bel et bien au registre sémiologico-sémantique à l'œuvre dans le poème. Le poème n'est pas un cryptogramme sacré, ni le poète un augure prophétique. Il semble que Jakobson ait à la fois perçu le biais de la percée Saussurienne concernant la spécificité de l'acte poétique et la redresse.

Merci de votre attention,

Marc Lebailly